

L'ARMÉE NATIONALE

ORGANE DU PROLÉTARIAT LIBERTAIRE

Le patriotisme est le dernier refuge
des coquins !

(Spies.)

ADMINISTRATION :

27, rue Montagne-de-Sion, Bruxelles

Qu'est-ce que l'armée ? Une multitude
d'affamés servant de chiens de
garde aux affameurs !

SOMMAIRE :

A nos amis et lecteurs. — L'École de l'honneur.
— Le Service personnel et obligatoire. — Les
Idées du « Patriote ». — Sous-Offs. — Tous
les mêmes. — Le Rôle de l'armée. — La Guerre.
Coups de ciseaux. — Communications.

A NOS AMIS ET LECTEURS

La rédaction de « L'Homme libre » en faisant paraître ce numéro spécial, exclusivement consacré à la campagne de propagande que nous poursuivons dans l'armée, cet autre baignoire dans lequel tant de nos malheureux frères sont tyrannisés, répond à un désir bien des fois exprimé mais auquel elle n'avait, à son grand regret, pu donner suite à cause de ses ressources fort restreintes.

Aujourd'hui que nos rangs se renforcent, de nouveaux devoirs s'imposent et le plus impérieux entre tous est sans contredit celui de combattre dans les masses cet esprit de militarisme qui a gangrené toutes les nations et dont nous, travailleurs, nous avons le plus à souffrir, puisque c'est nous qui sommes la « chair à canon » !

Cette campagne, nous la poursuivrons avec la plus inébranlable ténacité dans notre organe « L'Homme libre », et pour ne pas lasser nos lecteurs par des articles puisés dans nos théories mêmes, nous engageons vivement tous nos camarades de collaborer à notre œuvre en nous signalant tous les abus, toutes les turpitudes dont ils auraient connaissance.

Ainsi donc, haut les cœurs ! point de défaillances ! et dites-vous bien, qu'en nous fournissant les moyens de battre en brèche cet aéropage d'iniquités, ce baignoire odieux qui constitue l'armée, vous faites acte de solidarité et contribuez ainsi puissamment à avancer l'heure de l'émancipation du prolétariat qui doit assurer enfin notre droit à l'existence.

Rappelons encore aux compagnons notre intention d'agrandir le format de « L'Homme libre » et de le faire paraître tous les huit jours.

Par suite de cette transformation nous donnerons en tête du journal les principaux faits de la semaine avec les commentaires qu'ils comportent.

Nous faciliterons ainsi le concours des vendeurs acquis à notre propagande, nous nous attachons peu à peu une clientèle parmi ceux qui n'achètent les journaux que pour lire les détails sur les événements.

Nous ferions ensuite de la polémique amusante et instructive avec nos adversaires.

N. B. — Toutes les communications doivent être adressées au compagnon A. Reniers, 27, rue Montagne-de-Sion, à Bruxelles, où après dépouillement elles sont immédiatement détruites.

L'ÉCOLE DE L'HONNEUR

« Gard' à vô... P'ton !
» A droite, àiment... Fixe !
» Immobiliés dans les rangs, tonnerre de Dieu ! »

Ces vociférations, proférées par une voix saccadée, veule, produisant une impression indéfinissable de crainte et de dégoût et dont vous n'avez compris que les dernières phrases, parce que leur auteur a dû, malgré lui, leur conserver leur phonétisme français, ces vociférations sont suffisantes pour bien vous persuader que vous êtes soldat !

« Immobiliés dans les rangs ».

Alternez « Immobiliés » avec « Silence » et par ces cinq expressions vous aurez défini tout le programme de « L'École de l'honneur », comme les bourgeois appellent emphatiquement l'armée !

« École d'avachissement intellectuel et d'asservissement physique » serait évidemment plus juste, car l'armée n'exige pas seulement l'immobilité ou la mobilité de votre individu, votre mutisme bestial, elle entend surtout atrophier votre intelligence, votre force de volonté.

Aussi est-il permis de dire, d'affirmer, que dès l'instant où vous avez posé le pied dans la caserne, vous avez cessé d'être un homme puisque vous avez cessé de disposer de votre libre arbitre !

Une loi, c'est-à-dire un pouvoir né du despotisme et de l'arbitraire, vous a enlevé à votre famille et de gré ou de force, de force surtout, vous impose des obligations qui iront, le cas échéant, jusqu'à l'homicide inclus !!!

Seule la liberté de la pensée vous reste, mais vous ferez bien de la subordonner au degré de mobilité de votre visage, parce que si ce dernier reflétait trop bien vos réflexions mentales, vos impressions, vous vous exposeriez infailliblement aux foudres vengeresses d'une multitude de supérieurs, aux caprices desquels les règlements vous soumettent et dont vous aurez à souffrir depuis les fantaisies insipides jusqu'aux plus froides cruautés.

Qu'ils sont beaux et nobles ces principes dont l'absurde et l'inique forment la base ! Il est vrai qu'ils s'étendent à toute la hiérarchie militaire, c'est-à-dire qu'un colonel est tenu de s'abstenir de laisser paraître qu'il tient son général pour un parfait croquant, tout comme il vous est interdit à vous de laisser voir la hauteur à laquelle vous mesurez la monumentale stupidité de votre caporal instructeur !

Toutefois, n'allez pas vous imaginer que l'égalité devant le règlement existe également dans la répression des écarts commis ; pour l'un — le colonel — le tout se bornerait à une note, plus ou moins désobligeante, qui, du reste, ne l'empêchera pas du tout de passer général à son tour, tandis que pour vous, malheureux, elle se traduirait par un nombre de jours de détention sagement (?) calculé et, punition autrement grave, aurait pour effet de vous signaler particulièrement aux vexations journalières de la hiérarchie du galonnat !

Et dire que ce caporal instructeur, dont l'abaissement moral se manifeste par les quelques centimètres de galon qui ornent ses manches, est chargé de vous éduquer, de vous pétrir, de faire

de vous un soldat taillé à son image ; qu'à cet imbécile — sinon une méchante brute — dont toutes les capacités se résument à savoir irréprochablement se mettre au port d'arme et marcher au pas mesuré de 65 centimètres, vous allez devoir répondre dans les termes les plus respectueux et tout en conservant une attitude non moins respectueuse, lorsqu'il vous interpellera avec la grossièreté qui est le synonyme d'énergie — à la caserne s'entend — et, pour employer la formule consacrée, vous allez lui devoir l'obéissance dans tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires. C'est-à-dire qu'il va exiger de vous cette obéissance passive qui met l'homme au niveau de l'animal !!!

Gare à vous, si vous lui paraissez pourvu d'une intelligence supérieure à la sienne ; l'idée que vous pourriez un jour devenir son supérieur ou seulement son collègue lui étant odieuse par dessus tout, il ne reculera devant aucune abjection pour vous nuire et pour vous faire sentir tout le poids de son autorité. Par là, il éprouvera et la satisfaction nécessaire à son vil instinct et celle de se voir apprécié par ses supérieurs qui ne manqueront point de tenir compte de son attitude sévère et énergique (!) devant la troupe pour lui octroyer les galons de sergent !

Exiger pareille soumission d'un être intelligent, qui sait discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, n'est-ce pas monstrueux ? N'est-ce pas créer en lui ce ferment de haine qui se développera d'autant plus sûrement qu'il sera alimenté chaque jour par d'incessants froissements qui doivent amener inévitablement la déchéance morale de l'individu ou en faire un insurgé ?

Les militaristes, partant les despotes, — car on ne saurait être l'un sans être logiquement l'autre — auront beau crier à l'exagération, se draper dans leur hypocrite indignation, ces révoltants abus constituent la règle générale dans l'armée, ils y sont soigneusement entretenus, se transmettent fidèlement de promotions à promotions, subsistent et fleurissent dans toutes les armées, parce que toutes considèrent la barbarie comme une vertu et représentent la quintessence de la force brutale, qui est leur raison d'être ; mais nous ajouterons qu'en Belgique, plus qu'ailleurs, nos pauvres jeunes gens ont à souffrir de la tyrannie qu'y exercent les galonnés, parce que ces derniers, plus rassurés sur le maintien de la paix que leurs collègues des nations militaires comme la France et l'Allemagne — où une entrée en campagne est une éventualité à laquelle on est tout préparé — sont plus à l'abri des représailles.

Aux cris de rage, aux grincements de dents que pourront provoquer nos allégations, nous ne répondrons pas, nous nous contenterons d'assister impassibles au débordement d'injures et d'imprécations dont nous allons être l'objet, ce qui démontrera suffisamment que nous avons touché juste ; mais à ceux de nos lecteurs qui pourraient douter, nous conseillons de comparer les statistiques comprenant les diverses catégories de militaires condamnés, incorporés dans des corps de discipline ou en désertions des armées française, allemande, austro-hongroise, italienne et belge : ils pourront constater que notre pays avec un effectif réduit, proportions gardées, arrive bon premier !

Devant la brutale vérité des chiffres, que pourront bien répondre les chefs de notre chiourme nationale, qui, faute de pouvoir répandre du sang,

se rattrapent à faire verser des larmes de rage par les malheureux qu'ils ont sous leur coupe?

Peut-être bien ce qu'un officier interrogé sur la question a répondu à l'un de nos amis, à savoir :

« Qu'effectivement l'armée belge donne le maximum, entre toutes les puissances, quant au nombre de militaires condamnés, incorporés dans des corps de discipline ou en désertion, mais que cette anomalie était imputable au mode de recrutement absolument détestable, exigeant beaucoup plus de sévérité, laquelle se relâchant déterminerait immédiatement la plus grande indiscipline, le soldat mercenaire y étant porté plus que tout autre !!! »

Nous ne discuterons pas la valeur de l'argument; disons franchement que nous désirerions ardemment qu'il fut rigoureusement vrai, car il nous permettrait d'escompter à brève échéance une nouvelle grève, imprévue celle-là, la grève des militaires, laquelle aurait pour conséquence inéluctable la disparition de « l'Ecole de l'honneur », l'armée, que nous libertaires nous appelons de son vrai nom « l'Ecole de la barbarie et de la démoralisation morale et matérielle ».

LE SERVICE PERSONNEL & OBLIGATOIRE

L'égalité devant l'impôt du sang et le « soufflage universel », voilà la panacée qui dans l'esprit de nos excellents bourgeois doit mettre fin à l'antagonisme des classes et, sauf quelques catholiques, qui s'y montrent résolument hostiles, l'impérieuse nécessité de faire aboutir ces deux réformes est réclamée à cor et à cris par la plupart des organes conservateurs et soi-disant socialistes. Sur le terrain du service personnel nous constatons la touchante union de deux êtres, bien qu'ils affectent se détester cordialement : M. Defuisseaux et M. de Cobourg, et nous ne serions pas autrement étonnés si l'on nous affirmait qu'ils sont également d'accord sur le « soufflage ». Le seul point peut-être où il pourrait y avoir un peu de tirage entre ces deux augures, c'est que le premier entend s'appuyer sur une forte armée pour défendre l'Etat républicain (?) et que le second prétend la maintenir tout à la disposition de l'Etat monarchico-bourgeois. Vous voyez que la distance qui les sépare est fort restreinte et que ce n'est pas émettre une opinion téméraire, qu'une entente parfaite est possible entre eux. Il ne s'agit que de se faire quelques concessions réciproques et, par ce temps de marchandage, l'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable!

Pour nous, il ne saurait être question de prendre parti pour l'un ou l'autre représentant des deux principes, parce que nous ne voyons aucune différence entre l'asservissement de l'homme pour la défense de la République socialiste chère à M. Defuisseaux et celui que Léopold impose pour la défense de ses intérêts dynastiques!

L'impôt du sang, n'est-ce pas le plus odieux entre tous? Ne pèse-t-il pas déjà assez sur nos familles? Fau-il que royalistes et soi-disant socialistes, étroitement unis, cherchent à le rendre plus lourd encore? A le bon billet que cette prétendue égalité dont ils s'approprient à répandre les bienfaits, surtout dans la classe des travailleurs!

Non, franchement, malgré toute l'habileté et l'incommensurable toupet que nous vous reconnaissons bien volontiers, vous n'avez pu supposer que le prolétaire est dupe de vos abominables manœuvres, dont le but soigneusement caché, mais avéré, consiste à rendre nos familles plus malheureuses encore en les privant des jeunes bras qui doivent gagner dans vos bagnes industriels le pain que réclament les vieux et les plus petits!

L'accès de fièvre égalitaire dont vous paraissez être travaillés ressemble trop à ces accès de pudeur qu'affichent quelquefois, non sans adresse, d'ignobles catins sur le retour, pour qu'on y prête encore la moindre attention; ça ne prend plus et pour avoir été longue à venir, l'expérience que nous avons si chèrement acquise nous a fourni enfin le moyen de vous démasquer, de mettre à nu vos conceptions qui toutes ne tendent qu'à mieux assurer notre esclavage et à mieux asseoir votre épouvantable domination!

Le service obligatoire, à la conquête duquel vous vous acharnez, a pour vous d'autres attraits que cette égalité qui vous sert d'étiquette mensongère pour mieux tromper les gogos. Votre

pensée de derrière la tête, nous l'avons devinée, sans effort du reste, et elle se résume tout bonnement en ceci :

L'adoption du service obligatoire entraîne logiquement la création de nouveaux régiments, ceux-ci exigeant des officiers, c'est pour vos dignes rejets une curée qui se prépare! Le galon, il n'y a que ça : on peut jouer au tyran, on a d'agréables loisirs alors que tant de malheureux crévent à la peine, et puis on est sûr du lendemain. En somme, cette carrière offre beaucoup plus d'avantages que le commerce, les arts, les sciences ou l'industrie, qui exigent des aptitudes et de l'or; que nos bons gros papas de bourgeois ne consentent à lâcher que le cœur bien gros et à bon escient. Être officier, n'est-ce pas le rêve que caressent tous vos potaches; n'est-ce pas vivre grasement, sans fatigue aucune aux dépens de la masse? Poser ces diverses questions c'est les résoudre; aussi ne venez pas nous rabâcher vos grands mots de Patrie, Indépendance nationale, etc., etc., parce que la Patrie, c'est votre porte-monnaie, qui, du reste, vous tient lieu de cœur, et votre indépendance, c'est la sécurité assurée de pouvoir continuer à tondre de toute la largeur de votre langue, ce pré toujours vert qui a nom le Budget!

Et maintenant faites-nous grâce de vos protestations, elles seraient vaines, et laissez-nous vous dire encore : « Dépêchez-vous d'assouvir vos appétits insatiables, car l'esprit de liberté gagnant les masses de plus en plus, pénétrant même dans les bourgades les plus inaccessibles, opère le désagrégement de cette vieille citadelle vermoulue, la « société », que vous aurez beau vouloir étançonner au moyen de votre service personnel obligatoire, du suffrage universel et de quelques autres hypocrisies du même genre; rien n'empêchera sa chute. Notre pioche a déjà bien entamé votre repaire de vampires, mais bientôt nous pourrons la remplacer par de puissants béliers et tout fait présager que, par un juste retour des choses d'ici-bas, cette armée, dans laquelle vous ne voyez que vos défenseurs, deviendra l'armée libératrice qui rasera jusque dans ses plus profondes fondations vos remparts, sur l'emplacement desquels nous élèverons un monument impérissable : « La fraternité des peuples libres. »

LES IDÉES DU « PATRIOTE »

Tout invraisemblable que cela puisse paraître, le « Patriote », défenseur du trône et de l'autel — deux hydres que nous confondons en une commune imprécation — fait chorus avec nous, libertaires, pour combattre l'impôt du sang et surtout le service obligatoire que des socialistes, comprenant les Chevaliers du Travail, voire même ceux du Parti ouvrier, ont inscrit, eux, dans le programme de leurs revendications. Voilà qui est bien, seulement — car il y a un seulement — où nous cessons d'être d'accord avec notre confrère, c'est quand après avoir démolì, il entend réédifier l'institution sur de nouveaux plans.

Nous ne voulons pas d'armée sous quelque forme que ce soit, lui en veut une, mais toute autre que celle existante, ou celle en perspective par l'adoption du service personnel et obligatoire, parce que les éléments de ces armées ne lui présentent pas de garanties suffisantes pour vaincre la Révolution qui partout se prépare à livrer le grand combat dont l'issue doit amener le cataclysme prophétisé par de Laveleye.

Eh bien, nous rendons hautement hommage à la sincérité et à la franchise du journal des jésuites; au moins il ne procède pas par des voies détournées; sans hypocrisie, il va droit au but, et on sait à quoi s'en tenir.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner les avantages que retirerait la société actuelle par l'adoption du projet d'armée préconisé par notre confrère clérical, mais nous enregistrons avec plaisir l'aveu qu'il contient et qui dépeint si éloquemment l'état d'âme de la classe dirigeante!

Hé! hé! bourgeois de mon cœur! Savez-vous bien que vous nous donnez la mesure de la peur bleue qui vous étreint! Ah oui da! vous commencez à vous rendre compte qu'il y aurait quelque danger à confier plus longtemps la défense de vos propriétés, la jouissance de vos épouvantables privilèges à ces enfants du peuple dont vous avez martyrisé les pères, violé les mères et les sœurs? Cela prouve que vous êtes plus perspi-

caces que cet halluciné couronné qui s'est figuré qu'il suffirait de commander à ses soldats de faire feu sur leurs frères, pour que ses ordres soient fidèlement exécutés! Votre pessimisme se justifie mieux que l'illuminisme optimiste du détraqué allemand; mais puisque nous vous causons en amis, ne croyez-vous pas que votre remède est appelé à produire l'effet d'un cautère sur une jambe de bois? Nous, nous le croyons fermement, parce que quoi que vous fassiez, la grande liquidation se fera malgré vous et contre vous. Vos reîtres vous promettent bien leur inaltérable dévouement contre écus sonnants; mais lorsque sonnera pour vous le quart d'heure si joyeusement décrit par Rabelais, vous en serez réduits à vous défendre vous-même et, convenez-en, — si désagréable que soit la perspective — ni vos milliards ni vos supplications ne seront des armes assez puissantes pour vaincre les masses qui se ruèrent à la conquête de leurs droits trop longtemps méconnus.

SOUS-OFFS

S'il est un ouvrage qui mérite d'attirer l'attention de la jeunesse encore assez disposée à se laisser prendre au prestige du plumet et du galon, c'est assurément « Sous-Offs », de Lucien Descaves, à la sincérité duquel le jury de la Seine a rendu un éclatant hommage en prononçant un verdict d'acquiescement lors de sa comparution en cour d'assises, bien que les poursuites dont il a été l'objet avaient été faites à la requête du ministre de la guerre, agissant non seulement en tant que chef de l'armée française, mais surtout en véritable mandataire des armées étrangères, solidaires dans la cause, toutes étant calquées sur le même modèle.

Quoi! il s'était trouvé un homme assez audacieux pour faire voir les dessous de cette prétendue pucelle dont la réputation surfaite était synonyme d'honneur, loyauté, bravoure et autres vertus devant lesquelles les sceptiques eux-mêmes avaient fini par croire, tant il s'est trouvé de bardes pour les chanter, pour les imposer à l'admiration des peuples! L'armée ne doit-elle pas être comparée à la femme de César? Tolérer une pareille profanation n'était-ce pas compromettre irrémédiablement le prestige qui lui sert d'auréole depuis des siècles? De toutes les attaques dirigées contre les institutions surannées que l'ordre social entend conserver, n'est-ce pas celle dont les conséquences sont le plus à redouter?

Telles furent les questions que partout les hommes de gouvernement se posèrent en les accompagnant de gestes désespérés.

C'est qu'en effet de cette étude il se dégage un enseignement dont les adversaires du militarisme se sont emparés pour les répandre dans les masses populaires et ni l'éloquence persuasive des magistrats, ni les intimidations gouvernementales n'ont eu raison de l'impitoyable réquisitoire que constitue le livre de Descaves.

Avec une main ferme, sûre, il a su disséquer cette grande prostituée, mettre à nu les maux atroces, infectieux, qui la décomposent et qui doivent irrémédiablement corrompre ceux que, de gré ou de force, elle a étreint dans ses bras; il l'a fouaillée, non pas avec la rage d'un dépit — bien qu'on ait voulu le faire passer pour tel — mais avec la patience froidement impassible du savant, dont le dégoût est surmonté par la recherche de la vérité et, à ce titre, il a droit à la reconnaissance de tous les gens honnêtes!

D'autres écrivains que Descaves, et bien avant lui, ont mis leur plume au service de cette œuvre toute de salubrité, mais aucun n'a réussi à dépeindre aussi « vécut » les scènes prises sur le vif qui mettent en lumière les infectes turpitudes de la caserne. Jugez plutôt par ces quelques extraits :

« C'était Edeline réussissant à s'introduire dans une famille où il enseignait la gymnastique à un mioche malingre.

« Ça le développera... Excit'ent pour le corps... Misé en garde en deux temps... Une, deux... Repos. »

Il dinait, flattait le père, s'insinua dans les bonnes grâces de la mère, tout près d'atteindre son but : le gîte, la table et... le reste, ce qu'il appelait « les accessoires de soldat ».

C'était Devouge, fréquentant toujours au 44 et répondant à Favières qui s'en étonnait :

— Tiens! trouve-moi autre chose, toi!

... Devouge et sa « vieille » ; Devouge ayant brossé et déclarant ne plus vouloir manger sa gamelle, le dimanche.

C'était Petitmangin, affriolé par sa femme mariée, ne recevant plus de lettres d'elle sans les élever à la hauteur de l'œil, avant de les ouvrir, comme un œuf dont on escompte la fraîcheur.

C'était Montsarrat, nanti de linge, nourri, blanchi, aimé ; et Favières, et Tétrelle et Peuvrier, l'énorme adjudant, reçu à cœur ouvert et vaguement fiancé, à Saint Nicolas, en forêt d'Arques, où la création d'un stand l'avait envoyé camper, les derniers mois.

La civilomanie s'étendait aux grades inférieurs, voire aux simples bibis de deuxième classe. On avait « quelqu'un » en ville, qu'on visitait à des époques échelonnées, un ami flarqué de garances des journées entières, et semblant promener, collées à soi, des sangsues gorgées.

Une sorte de revanche préméditée, de prostitution pacifique, de crapulerie sournoise, analogue au plaisir que prend un maçon givré de plâtre à froter une redingote, une tenue de monsieur.

Civil, dans la bouche du soldat, cela n'a d'équivalent que : « pante », dans l'argot des souteneurs.

Le cantinier lui-même, jusque là gardé à vue par les adjudants qui exploitaient son célibat déceuvré, s'affriandait d'une petite Polletaise, rouleuse et rouée, qui, venue d'abord sous couleur de réparer le linge, puis sautée dans le comptoir, en aide supplémentaire, ne s'en allait plus, couchait à la caserne, à l'insu des officiers, sinon de l'adjudant de semaine, lequel fermait les yeux, par intérêt.

Au 167^e, précisément où, pour toutes les denrées, sauf la viande, les compagnies se fournissaient à la commission, les comptables avaient beau jeu. L'épargne de bouche provenant des recettes ordinaires se retrouvait bien encore dans l'excédent de boni entre les mains du capitaine, mais l'indemnité de viande représentative n'arrondissait que les prêts du sergent-major. Le « fourbi » était notable, car si les ruraux se remettaient vite à la gamelle, les réservistes de la classe moyenne même la vomissaient et sacrifiaient d'avance une forte somme pour se procurer une nourriture plus clémente.

Dès leur arrivée, ils étaient cotés. Des crocs du major, opérant en grand, ils tombaient aux griffes du tourrier, trafiquant sur le pain, le sucre, le café ; du sergent de section, du chef d'escouade, des camarades de chambrée, de lit, des gradés de semaine, guettant, à tous les étages de la hiérarchie, la chute des victimes qu'on leur jetait et qu'ils dévalisaient au passage, à tour d'emploi.

Ils pouvaient être tranquilles à la condition de tout acheter, depuis le brossier jusqu'au caporal distribuant les corvées ; depuis le droit de sortir du quartier, jusqu'à l'échange de leur paillasse contre la fourniture complète d'un ancien.

Chez le réserviste, le civil montre trop le bout de l'oreille pour que les soldats de l'active, sentant la chair fraîche, ne se précipitent pas dessus, prompts à lui poser les ventouses humides de leurs convoitises et à le rebuter lorsqu'ils en ont exprimé le généreux jus.

Aux armées en campagne on accorde quelquefois deux heures de pillage pour les distraire. Aux troupes qu'énerveraient de trop longues statines sur le pied de paix, l'Etat concède vingt-huit jours de maraude. Il abandonne le civil au militaire et sauve les apparences en leur faisant porter le même uniforme. L'autorité dont le gradé est revêtu lui facilite l'extorsion. Il monnaie ses galons et vend ses faveurs d'autant plus cher qu'il les dispense de plus haut. Une fois au moins l'or qu'il a sur sa manche achète quelque chose. Et il le fait sonner sur la table des cantines, des comptoirs, partout où l'on mange, où l'on boit, où l'on s'amuse... Il dit au réserviste qui a payé : remboursez-vous. Pendant vingt-huit jours il est riche... Il a des changeurs à ses ordres ; et l'on en taille des louis dans un galon de sergent !

Au bataillon de Tourneville, les sous-officiers manifestaient à la fois leur solidarité et un désir d'exploitation plus large, en mettant en pratique un système de compensations qui ne laissait à personne la possibilité d'être frustré.

— Ah ! vous avez de la chance, geignait Vaubourgeix, à la cantine. Tous les gens chics sont dans vos sections... Pas moyen de rien tirer de mes croquants !

Mais les trois autres sergents de sa compagnie lui signalaient alors leurs réservistes corvéables. Et le rengagé se promettait de les « avoir à l'œil », lorsqu'il serait de semaine.

— Faudra qu'ils paient pour tous. Je fous dedans ceux qui ne comprendront pas.

Il y avait cependant des précautions à prendre. Le règlement interdisant aux gradés de boire avec leurs inférieurs, les sous-officiers se faisaient servir dans leur chambre, à porte close. Des réservistes, pour en finir avec les allusions, la quête honteuse, les tracasseries et les punitions, ne rentraient jamais sans jeter dans la gueule du monstre le goulot d'un flacon ou le bout d'un cigare. Leur lâcheté, dans certaines sections, allait jusqu'à se disputer le sergent que ramenaient et couchaient, le soir, des mains serviles et pieuses lui supposant l'ivresse reconnaissante et le haut-de-cœur condescendant. Pendant vingt-huit jours, de pauvres diables traînaient, pendus à leurs nippes, un galonné quelconque, caporal, sergent, double, chacun d'eux ayant son jour et l'attendant comme les gamins le bec levé vers une ligne qui fait sauter, en guise de poisson, un carré de pâte ou de pain d'épices.

Mais l'adjudant Peuvrier, entre tous, n'ouïssait le flair du limier à l'industrie du giboyeur. Les réservistes qu'il débouchait, à l'exercice, lui rapportaient, en moyenne, vingt francs par jour. Désireux de s'évader coûte que coûte, les consignés ouvraient, dans la compagnie, une enquête sur les petites faiblesses du drôle. Son brossier, stylé, ou des anciens, pour gagner ses faveurs, répondaient carrément :

— Quant à porter votre punition, comptez y. Pour qu'il la lève c'est autre chose. Y a pas deux façons de le prendre : par la gueule, voilà ».

Hein, mes amis, qu'en dites-vous de la moralité professée par MM. les caporaux et sous-officiers ! Elle se mesure à la bienveillance paternelle des officiers, dont voici un type dans lequel le plus grand nombre des officiers de notre armée peuvent se reconnaître :

« Jeune (il avait trente-deux ans), grand et mince, avec une petite tête de reptile économiquement vrillée sous le front, sorti de Saint-Cyr avec le numéro 2, ancien officier d'ordonnance, le capitaine, sans déprécier la méthode de Schnetzer, procédait différemment. Où celui-ci, ignare et massif, allongeait le museau, déculottait le soldat pour mettre le nez dans ses « doublures », Kuhn affectait un outrecuidant dédain et, quand il avait fortuitement effleuré un homme de sa compagnie, se faisait apporter une cuvette pour s'y tremper les doigts. Il parlait de haut, de loin, ne descendait jusqu'aux sous-officiers que pour les punir, — le foie malade, disaient les chercheurs d'excuse à cette inaccessible. Une faute, la défaillance physique ou morale du soldat le trouvaient également inflexible, prêt à des comparaisons d'où le Français sortait amoindri, inférieur, plat et méprisable comme rien du tout.

— Ah ! nous irions loin avec vous !... Quelle engeance !... Vous marcherez ou vous crèverez ; je vous briserai !

Et il les brisait, ainsi que des bottes neuves. Toutes y passaient, la botte de fatigue, sans talon et grossière, qui était le pioupiou, et la botte de parade représentée par les lieutenants et sous-lieutenants eux-mêmes, non exempts d'avaries et détestant Kuhn dans les parolotes de mess, sans toutefois aller, comme le soldat, jusqu'à s'écrier :

« Toi, si l'on entrait en campagne demain et que tu tiennes à la peau de ton dos, tu pourrais demander ton changement de corps ! »

Mais qu'est-ce que tout cela à côté des sentiments humanitaires que l'on croirait pouvoir enfin trouver chez des hommes que leurs études et les fonctions qu'ils remplissent devraient soustraire au mal dégénéré qui fait de l'armée un horrible accès suppurant l'ignoble cruauté en même temps qu'il assure l'impunité des monstres à face humaine, dont les actes inhumains pourraient s'atténuer par leur ignorance absolue des maux auxquels l'homme est susceptible, nous voulons parler des médecins militaires.

Descaves nous l'apprend quand il dit :

« Depuis quelque temps, d'ailleurs, le 167^e était fort éprouvé. Une série. Un autre soldat, sujet médiocre, mais réellement indisposé, se présentait huit jours consécutifs à la visite du médecin-major qui refusait de le reconnaître malade, d'abord, qui cessait même de l'examiner, sur la foi des rapports signalant l'homme comme un « fricotier ». Son obstination lui attirait régulièrement quatre jours de salle de police.

— Nous verrons bien qui de nous deux se lassera le premier, disait le capitaine.

Ce fut le soldat. Un matin, ses compagnons de « boîte » le trouvèrent mort entre eux.

Le colonel avait étouffé l'affaire ; mais il jouait de

malheur, à moins que le médecin-major ne fût un âne bête et galonné, ce dont personne, d'ailleurs, ne doutait.

Deux soldats entrés à l'infirmerie, l'un pour un bobo au doigt, l'autre pour une de ces affections desquelles on dit au régiment « qu'elles tiennent chaud », tous deux allaient mourir à l'hôpital de la fièvre scarlatine. Enfin le caporal infirmier, lorsqu'on sut qu'il se scûlait abominablement avec l'alcool camphré de son armoire à médicaments, achevait d'édifier ceux qui conservaient quelque illusion sur la sécurité des pharmacies de caserne et la surveillance dont les entourent les bas droguistes et les rebouteurs à quatre galons.

Un in-folio ne suffirait pas, si l'on voulait établir la statistique de tous ceux qu'ont tués ou estropiés la médecine et la chirurgie militaires. Il y a le faiseur de héros comme il y a la faiseuse d'anges. C'est l'ennemi naturel de l'encombrement social, le fatueux marchand de mort subite. Il se fait la main, en temps de paix, et prélude, sur un kyste qu'il élargit en trouée d'obus, aux providentielles charcuteries des Grands Jours ! »

Les passages que nous venons de citer suffisent amplement à démontrer quel bague est la caserne ; et que l'on ne crie pas à l'exagération, car toutes les atrocités décrites par Descaves sont confirmées par Henri Fèvre, dans son livre « Au port d'armes », dont nous citerons encore ces lignes suggestives :

« Et leur voix de rogomme lui sonnait désagréablement jusque dans les boyaux ; leur air de tranche-montagne, d'absolutisme cassant, de négation de l'existence des autres lui alcalisait le sang, lui absothait la chair, dans une tension répulsive, à les vomir.

Où, il les avait tous quelque part, dans le c... parbleu ! le capitaine d'abord, ce grand automate roux, à la tête de bois, au corps d'empalé, aux gestes d'empaillé, toujours botté et rongé par sa moustache en brosse, ce poseur à l'anglaise, sec comme un grêlon, marchant sur des tibias à ressort, et qui, de sa voix monosyllabique, présidait à la torture des hommes, l'organisant méthodiquement, subitement rageur s'il voyait une minute perdue à s'éponger le front. Quel mépris du soldat, glacé, transcendantal, un dédain d'homme d'essence supérieure, de blanc à nègre !

Déjà était un joli spécimen d'officier, lui qui passait son temps, quand il ne pouvait tracasser les soldats, à courtoiser, avec des airs poétiques et des manières de salon, des putains discordantes, rebuts des concerts de grandes villes, qui braillaient dans les cafés borgnes ; un joli spécimen, oui, moitié grec, aux trois quarts frauduleux et tout moisi de dettes !

Dans le c... aussi, ce sous-lieutenant, ce blanc-bec, gros comme une puce, à tête de vierge qui a mal au ventre, harcelant de sa voix aigre de poupée la méchanceté des adjudants, détachant les commandements comme des pichenettes, d'une voix de fausset grêle, sans rien de mâle qui pousse malgré eux et joyeusement les hommes en avant, remués pourtant par ce cri, il le fallait bien, en masses vaguement honteuses d'un commandement si débile. Et avec cela mauvais comme la gale. »

Voilà pour les officiers. Au tour des sous-officiers, maintenant :

Dans le même tiroir, les adjudants, officiers avortés, partis de très bas, ayant l'insolence des parvenus, la frénésie imbécile de leur autorité, jaloux des supérieurs devant qui ils se couchent, et se rattrapant sur l'inférieur, enrégés de se trouver dans un cul-de-sac, gardes-chiourmes interlopes, trop au-dessus du soldat, trop au-dessous de l'officier, couvant la rancune de leur misère galonnée, vils conducteurs d'hommes chargés des basses besognes par la complicité des officiers, heureux, sans s'inquiéter des moyens employés, de trouver tout façonné sous leur main ce troupeau d'hommes abêtis à obéissance muette et passive. Oui, Guerber les avait dans le c..., Barisoni, le Corse, donneur de coups de plat de sabre, brigand des maquis, élu chien de quartier ; et Sarailon, ce caniche hydrophobe, dont le nasillement d'orgue de Barbarie accompagnait les pas gymnastiques ; et le sergent La cassagne, l'empoigneur d'hommes, qui vous secouait comme un torchon, tyranneau hypocrite, et vous dévalisait comme un voleur ; et le caporal Vimeux, ce polichinelle au sourire vénéneux ; et le colonel, le dompteur, ployant un régiment sous sa cravache, insultant par sa rotondité impérieuse de pacha, donnait le diapason de l'engueulade... et toute la boutique. »

On aura beau nier l'existence de pareils forfaits ici en Belgique, nous clouerons le bec à nos contradicteurs intéressés en leur disant : Nous y avons passé par l'armée belge, donc par expérience nous savons ce que valent vos dénégations, d'ailleurs démenties par l'existence de la monstrueuse « correction » de Vilvorde !

TOUS LES MÊMES

Dernièrement, au cours d'un voyage, un de nos amis, représentant de commerce, s'en fut visiter un de ses clients dont le commerce consiste en articles militaires et dont la clientèle se recrute plus spécialement parmi les officiers de la garnison. L'accueil qui lui fut fait par le négociant contrastait fort avec le caractère très jovial qu'il lui avait trouvé lors de précédentes visites ; aussi notre Gaudissart — pas curieux, mais désirant tout savoir ! — amena-t-il tout doucement son homme à lui raconter les motifs de sa mauvaise humeur.

L'histoire est assez édifiante pour que nous la mettions sous les yeux de nos lecteurs :

Done, il n'y a pas bien longtemps, un officier (à graines d'épinards, s. v. p. !) était venu au magasin de M. X... faire l'acquisition d'une paire d'épaulettes de 180 francs et de divers autres objets représentant au total une somme de 300 frs environ, recouvrable par versements mensuels, mode de paiement généralement accordé aux officiers.

Or, quelques instants avant l'arrivée de notre ami chez le négociant, ce dernier avait reçu la visite d'un officier, nouvellement promu à un grade supérieur et qui, de ce chef, avait à lui confier divers objets, képis, etc., pour être modifiés ; l'occasion parût bonne au fournisseur pour recommander ses épaulettes, etc., etc., mais l'officier déclina ses offres en disant :

« Non, c'est tout ce qu'il me faut pour le moment ; je n'ai pas besoin d'épaulettes, car j'ai profité d'une occasion vraiment unique ! Figurez-vous que j'ai acheté au major Z..., qui vient d'être pensionné, une paire d'épaulettes toute neuve et quelques autres bibelots qui valent au bas chiffre 300 frs, et j'ai payé le tout 150 frs ! » Et notre commerçant de s'écrier aussitôt : « Oh, c'est trop fort ! Quelle canaille ! Ah ! il vous a fait profiter d'une aussi belle occasion ? »

Très interloqué, l'officier insista auprès de X... pour connaître les raisons qui avaient provoqué son indignation, et, lorsqu'il fut renseigné sur les faits, il s'empressa de quitter le magasin en disant au négociant qui en resta tout abasourdi : « C'est bien, monsieur, j'aurai soin de renseigner M. M. les officiers sur votre inqualifiable conduite, et ce ne sera pas de ma faute si vous leur vendez encore quoi que ce soit ».

Ce fait entre mille, établit suffisamment la façon toute militaire dont les traîneurs de sabre comprennent l'honneur, car il n'y a pas à dire, l'acte posé par le major Z..., constitue bel et bien une escroquerie nettement caractérisée, puisqu'il savait mieux que quiconque le jour où il prit livraison des épaulettes, etc., qu'il allait être pensionné, et, par conséquent, le but qu'il visait était tout bonnement de se procurer une minime somme aux dépens de son fournisseur, qui n'est pas près de revoir son or, soit dit sans jeu de mots !

Quant à l'attitude du nouveau major, elle n'est pas faite pour nous étonner, pas plus qu'elle n'étonnera nos lecteurs !

C'est égal, M. X... n'est pas content et il l'a bien fait voir à notre ami à qui il a dit en manière de conclusion : « Et dire qu'ils sont tous les mêmes ! »

LE ROLE DE L'ARMÉE

En Belgique, comme en d'autres pays, si le gouvernement demande à augmenter l'effectif des troupes et adopte des armes perfectionnées, il invoque la nécessité de défendre bien nos frontières, il fait sonner haut les mots « patrie, indépendance, liberté » pour obtenir les millions que coûtent ces transformations.

Si les travailleurs, que la conscription arrachent à leurs familles, ne comprennent pas très bien le fonc-

tionnement de l'« ordre social » actuel, demandent simplement à ceux qui dirigent pourquoi ils sont appelés au service, pourquoi on va les tenir emprisonnés dans la caserne, on leur ferait la même réponse. Il s'agit de défendre nos frontières, et c'est pour cela qu'on leur apprend le « noble » métier des armes.

Cependant, à réfléchir quelque peu, à se rappeler les événements de nos époques troublées, on finit par trouver une autre raison — et des plus vraisemblables — que les dirigeants gardent pour eux, qu'il serait dangereux, du reste, de faire connaître aux miliciens ouvriers.

Il s'agit avant tout de contenir, de réprimer les revendications de plus en plus imposantes des travailleurs contre les capitalistes qui les exploitent. Voilà le motif sérieux.

Mais s'il y a des « vérités bonnes à dire » il y a aussi des vérités qu'il est préférable — dans l'« ordre » moral bourgeois — de ne pas faire connaître.

Pensez donc ! Diviser pour régner, retourner le peuple contre lui-même ; quelle admirable consécration du principe despotique ! Cette belle organisation existe encore pour la Belgique en l'an de grâce 1892 — cent ans après la grande Révolution !

Si un conflit éclate entre travailleurs et industriels ce sont des ouvriers-soldats que l'on envoie, armés jusqu'aux dents, pour protéger ces derniers contre leurs camarades.

Cette intrusion de l'armée, dans un milieu où la cupidité du capitaliste produit l'abondance et le luxe pour ceux qui ne travaillent pas et maintient la misère pour ceux qui peinent, est une provocation. Cela veut dire : On ne parle pas, on ne discute pas avec vous !...

Si même l'ouvrier reste calme, des atrocités sont commises contre lui.

Il suffit de quelques enfants jouant sur les chemins où se croisent les ouvriers et la troupe. Une pierre est lancée, un soldat est blessé. Alors « les fusils font merveille », et il se produit un véritable massacre...

Des grévistes sont ils rassemblés en plein air ; un officier — ou un galonné quelconque de l'armée — après des sommations provocantes auxquelles les camarades, se jugeant inoffensifs, n'obéiraient pas, aura le droit de commander la fusillade.

Sans autre explication, on tue des pauvres ouvriers, on fait de leurs femmes et de leurs enfants des veuves et des orphelins réduits à la dernière misère !

Tel est le principal rôle de l'« armée nationale », de cette armée dont le contingent est fourni par les travailleurs eux-mêmes.

Tel est, au fond, le seul « patriotisme » que l'armée belge doit pratiquer et pour lequel on voudrait que nous, ouvriers, nous soyions de bons soldats !

Protéger les bagnes industriels, prendre parti pour les exploités contre nos camarades, donner raison aux repus, aux ventrus, contre les affamés, cela s'appelle encore défendre la liberté, le droit, la propriété, la justice ! Si l'histoire rapporte exactement les faits qui se sont passés à cet époque de lutte pour l'affranchissement du travail, nos fils ou nos petits-fils, comprendront difficilement que des nôtres aient pratiqué le « patriotisme ».

S'ils reconnaissent que la bourgeoisie a su adroitement jouer de la politique avec nous pour maintenir ses privilèges, ils pensent aussi que nous avons été quelque peu naïfs et que nous nous sommes faits « rouler » proprement par nos ennemis.

LA GUERRE

Dans son « Désarmement européen », Emile de Girardin :

« La guerre, c'est le meurtre ; la guerre, c'est le vol.

» C'est le meurtre, c'est le vol, enseignés et commandés aux peuples par leurs gouvernements.

» C'est le meurtre, c'est le vol, acclamés, blasonnés, dignifiés, couronnés.

» C'est le meurtre, c'est le vol, moins le châtiement et la honte, plus l'impunité et la gloire.

» C'est le meurtre, c'est le vol, soustraits à l'échafaud par l'arc-de-triomphe.

» C'est l'inconséquence légale, car c'est la Société ordonnant ce qu'elle défend, et défendant ce qu'elle ordonne ; récompensant ce qu'elle punit, et punissant ce qu'elle récompense ; glorifiant ce qu'elle flétrit et flétrissant ce qu'elle glorifie : le fait étant le même, le nom seul étant différent ! »

COUPS DE CISEAUX

— Un homme prend un sac ou un pot, il dit à un autre : Mon ami, tu vas poser la main dedans, et si tu prends un des cent premiers numéros, je t'ôterai ton habit, ta veste, ta culotte, ta chemise, bref, je te mettrai nu comme un var et je t'examinerai de la tête aux pieds ; si tu es infirme, invalide, propre à rien, je te renverrai chez toi pour y continuer l'espèce. Si, au contraire, tu es bien conformé, bien portant, en un mot, si tout annonce que tu sois un membre utile de la Société, un artisan robuste, un homme capable de vivre et de faire vivre les tiens par ton travail, et ensuite d'avoir de beaux enfants et de les nourrir, alors je te mettrai une corde au cou et je t'enverrai tuer.

(« La Conscription », Boucher de Perthes.)

— Si vous avez absolument besoin de tuer pour être patriote, allez à la chasse aux loups, tendez des pièges aux fouines et aux rats. C'est probablement un meilleur moyen de purger le pays que d'égorger vos frères. (Boucher de Perthes.)

— J'ai envie de faire un tableau de la guerre, soit le cimetière de Solférino ou autre tuerie au second plan, puis au premier plan deux de leurs soldats qui se distinguent le plus dans ce genre d'exercice, un turco et un zouave. Ces deux bêtes fauves courraient, emportant avec eux des têtes d'Autrichiens au bout de baïonnettes, le tout au crépuscule ; les dents du nègre éclaireraient la campagne. (Lettre de Courbet.)

— Qu'on donne aux soldats du poing dans le nez, qu'on leur crache au visage, qu'on enfonce brutalement leur lourd casque à grands coups sur la tête, qu'on leur travaille les côtes avec les crosses de fusils, qu'un officier, des années durant, frappe sur le menton de ses subordonnés de manière à leur blesser la langue et à inonder leur figure de sang, je ne veux pas en parler, ce sont des bagatelles indignes d'arrêter le lecteur. (Milles, de l'armée wurtembourgeoise.)

— ... Dans un temps plus prochain qu'on ne le croit, il ne sera plus question de savoir s'il vaut mieux être soldat pendant trois ans ou cinq ans, si tout le monde doit être soldat, il sera question de savoir si l'on doit être soldat et si ce qu'on appelle la Patrie n'est pas une légende, une erreur, une duperie comme le reste. Ne voyons-nous pas les prolétaires de tous les pays se donner des poignées de main pardessus les frontières, pardessus les gouvernements et les lois, pardessus les affronts subis et les haines jurées ? (A. Dumas, fils.)

— Quand je songe à tous les maux que j'ai vus et que j'ai soufferts, provenant des haines nationales, je me dis que tout cela repose sur un grossier mensonge : l'amour de la patrie ! (Tolstoï.)

COMMUNICATIONS

L'« Affranchissement » rappelle à tous les camarades le concert-spectacle, suivi de redoute, qu'il organise au profit de l'École libre de Londres, pour le dimanche 7 février, à 8 heures du soir, aux « Deux Nègres », rue de la Colline, 24. — Entrée, 10 centimes.

Dimanche 7 février, à dix heures du matin, répétition générale aux « Deux Nègres », pour les amis qui prêtent leur concours à la fête.

Les camarades qui désirent prêter leur concours au concert de Morlanwelz (Chapelle-lez-Herlaimont), qui aura lieu le 14 février, sont priés de se réunir, dimanche 7 février, à dix heures du matin, aux « Deux-Nègres ».

L'HOMME LIBRE

Organe de Combat pour l'Émancipation des Travailleurs.

Abonnement pour 10 numéros : 50 centimes.

Le gérant : A. LONGFILS.

Imprimerie A. LONGFILS, rue de France, 31, Saint-Gilles (Bruxelles-Midi).